

grands seigneurs... Et probablement, ils vont te réclamer. Voilà Florence, surprise, les sourcils froncés, cherchait la solution d'un problème évidemment compliqué pour sa naïve compréhension.

—Maman ne m'a jamais dit... fit-elle, pensive, au bout d'un instant. Nous parlions souvent des parents de papa qui sont morts depuis bien longtemps... mais pas des siens à elle. C'est vrai... et c'est extraordinaire. Pourquoi donc, si j'ai une grand'mère, n'est-elle jamais venue nous voir ? Pourquoi ne sommes-nous pas allées chez elle ?

Il y eut encore un silence embarrassé.

Mlle Sophie se décida cependant à le rompre, mais d'un ton moins délibéré que la première fois.

—Ta grand'mère était, paraît-il, fâchée de... du mariage de ta maman.

—Alors, elle détestait papa ? Est-ce cela que vous voulez dire.

Mme Guéthary s'empessa de glisser un correctif.

—Elle avait plutôt des préventions... Vous savez, mignonne, on juge mal, quand on ne connaît pas...

Florence secoua sa tête brune.

—Elle détestait papa. Sans cela, maman n'aurait pas été fâchée contre elle au point de ne pas même prononcer son nom. Détester papa !... Papa si beau, si brave et si bon !... Lui qui ne vivait que pour nous... lui que tout le monde aimait...

Elle s'arrêta, tendit désespérément les bras vers les vieilles dames et cria :

—Gardez-moi, vous qui avez été si bonnes quand j'étais malheureuse. Je ne veux pas aller avec elle !

—Vous entendez ! s'écria Mlle Sophie triomphante.

Sœur Saint-Paul prit les deux mains de Flor dans les siennes, et, la regardant longuement :

—Florence, dit-elle d'un accent grave et persuasif, votre maman, avant de mourir, m'a fait promettre d'écrire à votre grand'mère, lady Ruthwen, pour lui demander de vous recevoir. Votre seule famille est là-bas et la chère morte a souhaité de vous y voir rentrer. Ne voudrez-vous pas remplir ce vœu formé pour votre bonheur ?

L'enfant baissa la tête.

—Vous avez écrit ?

—Je viens de le faire.

—C'est maman qui veut... Alors, si cette dame qui est ma grand'mère veut aussi... Eh bien ! je partirai.

Un profond sanglot la suffoqua. Elle passa des bras de Mme Guéthary dans ceux de la Grande Mademoiselle, éplorée, en balbutiant au milieu de ses larmes :

—J'irai... mais jamais, jamais, je ne l'aimerai comme vous !

III

Dans la salle à manger, lambrissée de chêne, de Kilmore-Castle, quatre couverts autour d'une table somptueuse attendent les maîtres du vieux manoir écossais : lady Augusta Ruthwen, comtesse de Kilmore, ses deux-petits fils et une cousine, d'une branche pauvre et éloignée des Kilmore, miss Ethelrède Stone, qui, de temps immémorial, reçoit l'hospitalité chez ses riches parents.

Sur ces quatre convives, trois seulement sont réunis auprès du déjeuner servi et c'est justement la maîtresse de la maison qui se fait attendre.

Cependant, parmi les fleurs et les cristaux qui couvrent la nappe en fine toile d'Italie merveilleusement ouvree, des plats exquis fument sur les réchauds d'argent et Thomas Hooper, l'important maître d'hôtel qui, par deux fois déjà, est venu s'assurer du parfait agencement du service, commence à donner les signes d'une impatience à grand-peine contenue par son irréprochable correction et le respect dû à la présence de ses maîtres.

Le plus jeune des deux Gerald Ruthwen, un garçonnet de quinze ans, brun de cheveux, très blanc de teint, beau de traits et altier, joue au bilboquet de l'air froid et ennuyé de quelqu'un de très bien élevé que l'attente énerve, mais qui a appris à ne pas le laisser voir ouvertement.

Près de la cheminée, où, en dépit de la douceur de la température, flambent encore d'énormes bûches de hêtre, — car la comtesse est frileuse et lord Ruthwen délicat, — la cousine Ethel, une vieille miss sèche et jaune, avec des cheveux gris, des yeux ternes, quelque chose de bon, de timide et d'indécis en toute sa maigre personne, tricote, patiente et silencieuse, une de ces longues, étroites, interminables, bandes de laine d'un vert invraisemblable, qui, par une bizarre transformation, se convertissent ensuite en un épais tapis de mousse artificielle.

Par la baie cintrée d'une fenêtre dont les stores sont relevés, pénètre, dans l'appartement aux sévères boiseries, une légère brise printanière chargée des vagues effluves de la terre imprégnée de rosée, du parfum des violettes cachées sous les haies, des giroflées hâtives, à demi écloses dans les corbeilles. Et, tout contre la croisée, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans est assis, étendu plutôt, ses

jambes infirmes enveloppées de couvertures, dans un grand fauteuil articulé.

Sa tête pâle s'appuie aux coussins du dossier renversé ; une main fine, d'une aristocratique et aussi, hélas ! d'une maladive blancheur, tourmente le gland de l'accoudoir, tandis qu'un regard distrait, mais profond, d'un bleu intense, suit par delà les vertes pelouses, les fourrés impénétrables et les arbres séculaires du parc de Kilmore-Castle, au loin, entre les derniers renflements des collines d'Ecosse, le flot glauque de la Clyde qui, par son large estuaire, descend majestueusement à la mer.

Une étrange expression, où la volonté de vivre semble lutter contre la lassitude et le découragement d'une trop constante souffrance, anime le beau visage mélancolique d'Olivier Ruthwen qui, en face de la nature à son renouveau, rêve de bonheurs innomés, de chevauchées sans fin dans les gorges des vieux monts, d'audacieuses ascensions à des sommets inexplorés... et retombe tout à coup des hauteurs de la berçante illusion à la décevante réalité de son impuissance et de sa fragilité.

C'est son frère Gerald qui l'y ramène, Gerald, le robuste garçon bien planté sur ses jarrets nerveux, dont le bilboquet, tenu d'une main sûre, à chaque coup, rattrape au vol, avec une précision mathématique, sa boule d'ivoire, Gerald dont la voix posée, froide et lente, soudain rompt le silence de la vaste pièce :

—Noll, jugez-vous bien prudent de demeurer ainsi exposé à cette humide fraîcheur ?

Gerald adresse cette question à son aîné d'un ton de banal intérêt, nuancé d'une certaine déférence, mais où l'on ne sent point vibrer la sollicitude en éveil d'une fraternelle tendresse.

Bien qu'il n'ait guère plus de quinze ans, le cadet des Ruthwen est avisé et réfléchi, et, souvent déjà, il a pensé à part lui, non sans une involontaire amertume, qu'il eût fait un lord de Kilmore autrement fier et de plus grand air que ce pauvre Noll à la santé débile et aux jambes fléchissantes.

—Je n'ai point froid, Gerald, merci.

Un soupir étouffé dément ce mot de gratitude.

Si le noble cœur qu'est Noll Ruthwen pouvait éprouver ce bas sentiment qui s'appelle la rancune, il en voudrait à son frère d'avoir brisé les ailes du rêve, grâce auquel il oubliait un instant les tristesses de sa vie sans but.

—Mylord ne croirait-il pas bon de rappeler encore une fois à milady que le déjeuner... ?

Lord Olivier tourne la tête vers Hooper, courbé près de son fauteuil, et dont le visage rouge, anxieux, exprime la plus violente contrariété que puisse montrer un laquais aussi bien stylé que l'est master Tom.

Un repas si bien organisé... des mets choisis, groupés avec un art véritable, préparés sous sa haute direction, et qui allaient brûler ou refroidir ! L'ombre tragique de Vatel passait et repassait devant les yeux de Tom Hooper...

Noll avait perdu de vue et le solennel majordome, et le déjeuner, jusqu'au retard insolite de sa grand'mère.

Il sourit.

—Allez, oui, allez, mon brave Hooper... Aussi bien, voici lord Gerald à bout de patience.

Le maître d'hôtel se précipita. Mais il n'eut même pas le temps de gagner la porte.

Elle s'ouvrit : lady Augusta entra.

Elle était d'une taille imposante et superbe. Son port majestueux, sa beauté souveraine, semblaient défier les atteintes de l'âge.

Ni les années accumulées, ni les chagrins dont nulle créature humaine, en ce monde, n'est exempte, ne paraissaient avoir eu de prise sur elle.

Grâce à des artifices qui faisaient de sa toilette de chaque jour un long et minutieux travail, son teint restait clair et uni, légèrement nacré de rose, son regard brillant, d'un éclat un peu métallique, et le judicieux emploi d'une teinture merveilleuse avait conservé à ses cheveux d'ébène leur souplesse et l'intégrité de leur belle nuance sombre.

La comtesse était vêtue, avec une élégance raffinée, d'une robe plutôt à la mode de demain qu'à celle d'hier, chef-d'œuvre du premier couturier de Paris, car si les Français se font habiller, chauffer et même blanchir à Londres, les Anglaises fashionables, elles, ont leurs fournisseurs à Paris.

Nul ne se serait douté, à la voir, qu'elle avait déjà dépassé la soixantaine et qu'elle était l'aïeule des héritiers de Kilmore.

Un étranger l'eût prise d'autant plus aisément pour leur mère que, dans son horreur de vieillir, elle avait interdit à Noll et à Gerald toutes les appellations, si câlines et si douces cependant, dont les enfants usent d'ordinaire envers leurs grand'mères.

D'un geste vague, lady Augusta sembla vouloir s'excuser de son retard, de cette dérogation exceptionnelle aux habitudes de méthodique régularité auxquelles peut-être elle devait la conservation de sa santé et de son extraordinaire jeunesse.

Avec une condescendance de reine, elle tendit sa main, longue et